

Cent ans après Romain Rolland, on attribue le prix Nobel à Peter Handke

Suivi de : *Comment la voix de Peter Handke se mêle aux voix de Romain Rolland et de Stefan Zweig.*

Siegrun Barat

Vous vous demandez peut-être, pourquoi on découvre un article, qui en décembre 2014, a déjà été publié dans les *Cahiers de Brèves*. La raison en est que Peter Handke, qui a réédité le premier volume de la correspondance Romain Rolland / Stefan Zweig en allemand, *D'un Monde à l'Autre* (Von Welt zu Welt, Aufbau-Verlag, Berlin 2014), vient d'être distingué par le prix Nobel de littérature de 2019. L'annonce de l'Académie Nobel n'a trouvé que peu d'écho, et un écho mitigé dans les pays concernés, et en particulier en France où l'auteur vit, avec des interruptions, depuis 30 ans. Il a à son actif de nombreux romans, essais, pièces de théâtre, traductions et scénarios, dont on a encore en mémoire celui du film culte « Les Ailes du Désir » de Wim Wenders. Plus récemment, en 2016, l'ami de longue date, a réalisé un film à partir d'une pièce de théâtre de Handke. Il y est également question de désir, mais une tempête, de plus en plus violente, menace d'anéantir l'idylle que l'auteur désigne par le titre « Les Beaux Jours d'Aranjuez », inspiré en cela peut-être par la formule *les Trente Glorieuses* ?

Vu les réactions, on est tenté de comparer la réception actuelle du prix Nobel avec celle qui attendait Rolland lors de son attribution en 1915, en pleine guerre et alors qu'il vivait en Suisse. À l'époque Rolland s'était fait un nom avec son roman « Jean-Christophe », mais aussi, et surtout avec son pamphlet « Au-dessus de la mêlée » (1914) avec lequel il se positionna résolument du côté des pacifistes, que d'autres désignaient du nom de défaitistes. Handke, également pacifiste déclaré, s'est distingué, de son côté, en 2006, en assistant à l'enterrement de Slobodan Milosevic. Il aurait ainsi, dit-on encore aujourd'hui, affiché sa sympathie pour un criminel de guerre, condamné par la Cour européenne des droits de l'homme à la perpétuité pour génocide. Les interviews de Handke montrent qu'il voit cela autrement : « Instinctivement », dit-il, « il prendrait toujours fait et cause pour le plus faible ». Les bombardements de la Serbie par l'OTAN auraient été à l'origine de son geste. En se rendant à cet enterrement, il aurait voulu montrer sa solidarité avec

l'ex-Yougoslavie, état communiste, mais indépendant du bloc soviétique, et qui a su se libérer tout seul du fascisme. Il admet aujourd'hui s'être trompé, tout en assumant son geste comme faisant partie intégrante de sa personnalité. Que penser alors du fait qu'il refuse désormais de recevoir les journalistes au sujet du Nobel ? Juste après l'annonce, *Arte* l'avait pourtant montré, lui, qui ouvrait grand son portail à ceux qui l'attendaient. Visiblement ému, il avait accueilli les journalistes avec un *everybody* enjoué ! Que s'est-il passé entretemps pour qu'il passe de *everybody* à *nobody* ?

Dans ses interviews, Handke se montre souvent sur la défensive. Pour se protéger des jugements souvent convenus de la presse, il recourt à sa devise : « Le soi-disant monde n'est pas le monde », un équivalent, pourrait-on dire, de l'injonction « l'Esprit Libre » de Romain Rolland. Je suis du coup très fière de l'avoir encouragé, et sans l'avoir rencontré personnellement, à prendre en mains la réédition de la correspondance Rolland-Zweig en Allemagne, en parallèle avec notre édition en France. Sans doute aidé par sa renommée, il a réussi à faire paraître le volume n°1, qui couvre la période de 1910 à 1918, presque en même temps que notre volume n°1 chez Albin Michel. Mais à part nous, qui s'en est aperçu ? Et nous, qu'espérions-nous, y compris Handke ? Que cela allait réconcilier son monde et devenir un best-seller ?

En 2017, à Cérisy, au cours d'un colloque sur et avec Peter Handke, celui-ci regrettait que l'*Epopée de la Paix* ne soit toujours pas écrite. Se sentant lui-même toujours tenu à se mêler de son temps, il voyait, disait-il, en la littérature le moyen à sa disposition pour le faire. Son discours, très humble et exigeant, lors la réception du prix Nobel, est une surprenante illustration de cette foi, qu'il partage avec Rolland et Zweig.

Avait-on espéré un écho dans ce sens pour la publication de la correspondance ? En tout cas, l'effet n'était pas

ce que nous avons imaginé. Les critiques étaient bonnes, des deux côtés du Rhin. Tous saluèrent la démarche des correspondants, Rolland et Zweig, qui continuaient à s'apprécier alors que, officiellement, ils étaient ennemis.

(Il serait peut-être judicieux et instructif, d'étudier la réception de l'excellente correspondance intégrale en deux volumes, papier bible, parue en 1987 chez Rütten & Loening, sous la direction de G.Schewe, en ex-RDA, seulement deux ans avant la chute du mur, et l'effondrement de cet état.)

Dans *Die Süddeutsche Zeitung* (journal de la RFA) du 26/09/2014, sous la plume de Gustav Seibt – historien et critique littéraire – on peut lire le commentaire suivant : « Demander à Handke de trouver les mots pour une introduction, ça s'imposait, et que cela ait pu se faire, n'est que plus réjouissant », tout en ajoutant : « cela ne suffit pas : il aurait fallu un appareil critique historique conséquent pour que le livre devienne réellement instructif pour le lecteur. »

Et, d'après lui, les recherches faites dans ce domaine auraient permis un bon développement. Dans l'édition française, cet appareil critique a été fait ; a-t-il pour autant dissipé tous les doutes ? C'est douteux, quand on pense, qu'au moment de l'incendie de la cathédrale Notre Dame de Paris, les journalistes ont comparé cet événement avec l'incendie de la Cathédrale de Reims pendant la Grande Guerre, incendie, qui, peut-être, n'a jamais eu lieu, point de litige déjà entre nos deux correspondants. Mais justement, posé comme question, cette correspondance avec ou sans appareil critique, ne permet-elle pas au plus grand nombre, à ceux qui le désirent, d'accéder à la connaissance ? Et ce dialogue à plusieurs voix entre des gens d'horizons divers et ne se connaissant pas, ne serait-il pas aussi le précurseur des réseaux sociaux, que tout le monde peut alimenter de son savoir, quitte à être rectifié par plus informé que soi, sans devoir craindre des effets négatifs. ?

déc. 2019

Comment la voix de Peter Handke se mêle aux voix de Romain Rolland et de Stefan Zweig.

(Pour l'intégralité du texte se reporter aux *Cahiers de Brèves* n°34, déc. 2014, p.58-59)

D'un monde à L'autre. Lettre d'une amitié, tel est le titre de la correspondance de Romain Rolland avec Stefan Zweig parue au Aufbau-Verlag, Berlin 2014, quelques mois seulement après l'édition française chez Albin Michel, en mars, dont nous rendons compte en juillet 2014 dans le n°33 des *Cahiers de Brèves*. Le découpage est presque le même, et couvre les années de la Grande Guerre. Mais, simple rappel, l'édition en langue allemande avait été précédée d'une édition chez Rütten & Loening, dans l'ex-RDA en 1987 – elle couvrait l'intégralité de la correspondance, de 1910 à 1940. La première partie a été entièrement reprise ici sans la moindre modification – preuve qu'un vrai travail intellectuel n'a que faire des frontières, et encore moins d'un mur. À première vue l'édition française se distingue de l'édition allemande par sa couverture. Chez Albin Michel on a opté pour une photo, à l'ancienne, représentant un de ces célèbres Cafés de Vienne qui furent les lieux de rencontres insouciantes du temps de paix. La couverture du livre allemand présente les deux auteurs en demi-profil, regard tourné vers le lecteur, comme pour requérir son attention.

L'édition allemande est introduite par un texte qualifié de « Mot d'accompagnement » (Begleitwort) par son auteur, Peter Handke. Il remplace la préface de Wolfgang Klein : Humanisme et révolution, érudite mais d'un autre temps. Handke commente avec subtilité et poésie l'échange de lettres entre les deux écrivains, censés être ennemis, mais qui se révèlent progressivement n'être avant tout que « Deux

êtres humains, Deux êtres de cœur » – expressions adoptées pour servir de titre, et qui pourraient suffire à éclairer ce « Mot d'accompagnement » que Handke développe sur douze pages d'une écriture admirablement ciselée. Étonnant témoignage d'une lecture vigilante et d'une réception qui tombe vraiment « à point ». Rappelons que Handke, qui n'a forcément qu'une connaissance livresque et par ouï-dire de la guerre dont il est question, s'est montré particulièrement concerné par les conflits qui firent rage dans les Balkans à la fin des années 90. Certainement les origines slovènes de sa mère autrichienne y furent pour quelque chose. Ses prises de position au sujet de l'ex-Yougoslavie, en contradiction avec certains milieux de la société allemande et autrichienne, lui ont valu de nombreuses critiques, parfois violentes, jusque dans la presse française contre laquelle il a porté plainte pour diffamation et gagné. En revanche il n'a pu empêcher le retrait d'une de ses pièces à la Comédie Française (2006). La position de Handke exprime, semble-t-il, cette forme de désaccord avec la pensée officielle qu'il partage avec Rolland – dont il reconnaît par ailleurs ne pas bien connaître l'œuvre. Un autre facteur rapproche aussi les deux écrivains, celui d'avoir quitté leur pays d'origine tout en continuant à écrire dans sa langue et de demeurer attentif à tout ce qui s'y passe. Cela signifiait, pour Rolland, à l'époque, s'opposer à la guerre et à la fièvre patriotique qui s'empara de la grande majorité de ses concitoyens. Et Handke de faire remarquer, avec lucidité, que Rolland n'a

jamais perdu « la mesure » – contrairement à Zweig, qui s'est laissé contaminer un temps par l'hystérie guerrière, et à qui la « sérénité » d'un Rolland a permis de se ressaisir et de devenir, au sens plein du terme, ce que Zweig, dans une de ses lettres à Rolland, qualifie, non pas de « frère d'armes » mais de « frère d'âme ». « Nobles amis », donc, pourra conclure Handke au terme de sa lecture – l'expression, empruntée à Grillparzer, permet à Handke de remonter un peu plus avant dans le temps, comme s'il tenait à souligner une continuité dans l'élan rollandien vers « la divine harmonie ». C'est ainsi que, sous la plume de Handke, se manifeste l'aspect pédagogique de la Correspondance, non seulement pour les deux auteurs, mais aussi pour le lecteur. Quel meilleur apprentissage, ainsi que Handke le suggère, que celui qui en appelle à la compassion, et donne sens aux sentiments et conflits exprimés. Mais ce qui, pour lui, marque ces lettres d'une signification particulière, d'une valeur rare, c'est une certaine qualité de ton, source d'une musicalité propre. Aussi Handke invite-t-il le lecteur à ne pas seulement ouvrir les yeux en quête du sens qu'il « garantit », mais également d'ouvrir les oreilles afin de percevoir les différentes voix qui se font entendre. surtout au début, celles de Zweig: toutes en nuances, « chuchotant, se lamentant, soupirant, s'exclamant », pour se confondre, à mesure que la correspondance suit son cours, avec celles de Rolland, ne laissant bientôt place qu'à une seule voix, une voix « à l'unisson », interchangeable au niveau du son mais aussi du sens, et dont l'origine nous échapperait si l'on ne prenait pas garde aux signatures.

Est-ce un hasard si le « compagnon » qui relève avec virtuosité pareille harmonie chez ces correspondants exilés en Suisse est lui-même un exilé ? S'intéresse-t-il à ces derniers en raison d'un semblable vécu ? La référence de Rolland à Tannhäuser, que Handke évoque et souligne, nous permet de le croire. Et le fait qu'il ait élu un temps, tout comme Zweig, le Kapuzinerberg à Salzbourg comme domicile, pour ensuite le quitter, lui aussi pour « l'étranger », bien que pour d'autres raisons, renforce l'hypothèse. En tout cas, il nous livre cet intéressant commentaire : « Ils sont allés dans un autre pays (...) qu'ils ont choisi comme patrie et lieu de travail », pour déclarer aussitôt, de façon lapidaire : « l'autre pays, ça n'existe plus ». C'est que, explique-t-il, les grandes utopies, celles du « monde d'hier », « l'Europe de Zweig », « l'Univers de Rolland » se sont transformées en cet « Univers mondialisé » que nous connaissons à l'heure actuelle. Mais, détail qui ne manquera pas de surprendre, Handke y voit comme une « renaissance » de la « patrie multiple » dont Zweig avait déploré la perte au début de la guerre. Ainsi mis en perspective, les deux correspondants n'auraient pas été seulement des « pré-curseurs entourés d'obscurité », mais bien « les prophètes » d'un monde nouveau. Et dans ce monde nouveau, multiple

et multiforme, les guerres contre lesquelles ils s'étaient jadis dressés n'apparaîtraient plus que comme « interventions humanitaires », « opérations chirurgicales ». Les « prophètes », au centre des événements, y joueraient désormais le rôle d'agents d'encadrement, encadrant « à gauche » encadrant « à droite » « les êtres humains, les êtres de cœur ». Enfin, dans ce qui se révèle être, d'une certaine manière, une lettre au lecteur, Handke se montre tout aussi solidaire que Zweig et Rolland de ces gens simples et honnêtes en qui il voit des victimes « trompées et abusées » par la politique sur laquelle ils n'ont aucune prise.

Pour illustrer pareille vue, Handke revient sur les événements qui ont déclenché la Grande Guerre en s'appuyant sur l'analyse qu'en a fait Karl Kautsky dans son rapport des télégrammes diplomatiques aux Affaires Etrangères fin 1918. Force est d'admettre que les rôles joués par les protagonistes, et en particulier par Guillaume II, que Handke cite abondamment, ne peuvent qu'inspirer étonnement et effroi. Mais ce qui surprend aussi, c'est que Rolland et Zweig n'échappent pas entièrement à la critique de Handke. Le ton employé par Rolland dans l'article « Au-dessus de la mêlée » de 1914 lui apparaît « pompeux », sa façon « de distribuer les premiers rôles à la France et à l'Allemagne » « prétentieuse et arrogante » – car semblant sous-entendre que les autres pays sont quantité négligeable, point de vue qu'exprime par ailleurs Guillaume II clairement dans ses télégrammes.

De même, les élans patriotiques de Zweig dans ses premières lettres et sa lettre ouverte : « Aux amis en pays étrangers » (1914) lui paraissent à Handke « légèrement nauséabonds ». Pareilles critiques, alors même que la correspondance des deux écrivains suscite une si vive approbation de sa part, offrent un tel contraste avec ses commentaires qu'elles en paraissent presque déplacées. En même temps elles donnent plus de relief à ce qui le séduit dans cet échange de lettres : l'étonnante expression d'humanité, de simplicité, de sincérité qui s'instaure au fur et à mesure entre ces deux hommes en proie à des difficultés majeures, nées d'un problème qui les dépasse, et subissant cette épouvantable guerre qui les trouve dans des camps opposés. Et c'est pourtant ce conflit, ces difficultés qui, paradoxalement, les haussent à une certaine hauteur, et font d'eux ces « êtres humains », ces « êtres de cœur » que nous décrivit en « mot d'accompagnement » Peter Handke.

déc. 2014

Siegrun Barat diplômée des Universités de Cologne et de Paris III, a traduit les lettres en allemand de Stefan Zweig pour l'édition de la « Correspondance Stefan Zweig-Romain Rolland 1910-1940 », en 3 volumes chez Albin Michel, 2016, édition établie par Jean-Yves Brancy.